

L'édition des prix de l'AMECQ 2023



**Jocelyne Fontaine,
bénévole de l'année**

Conseil d'administration

Président :

Joël Deschênes, L'Écho de Cantley,
Cantley

Secrétaire :

Yvan Noé Girouard, directeur général

Délégués régionaux :

Abitibi-Témiscamingue :

Valérie Martinez, L'Indice bohémien,
trésorière, Rouyn-Noranda

Capitale-Nationale/Saguenay-Lac-

Saint-Jean/Mauricie :
Steven Roy Cullen, La Gazette de la Mauricie,
Trois-Rivières

Montréal/Laurentides/Outaouais :

Loyola Leroux, Le Sentier,
Saint-Hippolyte

Chaudière-Appalaches :

Raynald Laflamme, L'Écho de Saint-François,
Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud

Estrie/Centre-du-Québec/Montérégie :

Nelson Dion, Journal Mobiles,
vice-président, Saint-Hyacinthe

Bas-Saint-Laurent/Gaspésie/Côte-Nord :

Julie Tardif, Le Pierre-Brillant,
Val-Brillant

Coordonateur : Yvan Noé Girouard

Correction : Patricia Garceau

Conception graphique : Isabel Mayorga Tello

AMECQ

86, boulevard des Entreprises, bureau 206

Boisbriand (Québec) J7G 2T3

Tél. : 514 383-8533 / 1-800-867- 8533

medias@amecq.ca

www.amecq.ca

Sommaire

MÉDIA ÉCRIT COMMUNAUTAIRE DE L'ANNÉE

La Quête 3

PRIX RAYMOND-GAGNON

Jocelyne Fontaine 4

PRIX DE LA RELÈVE

Océane Bossé 5

PRIX DE LA RELÈVE DES ÉLÈVES DU PRIMAIRE

Les p'tites plumes et les journalistes en herbe 7

MEILLEURE NOUVELLE

Marc Cochrane 8

MEILLEUR REPORTAGE

François R. Pouliot 10

MEILLEURE ENTREVUE

Sami Bouabdellah 12

MEILLEURE OPINION

Sophie Brodeur et Nelson Dion 15

MEILLEURE CHRONIQUE

Philippe Marquis 17

MEILLEURE CRITIQUE

Lyne Boulet 19

MEILLEUR TEXTE D'HUMEUR

Lise Millette 21

MEILLEUR TEXTE JOURNAUX À PETIT TIRAGE

Daniel Rancourt 23

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE DE PRESSE

Anthony Côté 25

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - MAGAZINE

Julien Rouvel 26

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - TABLOÏD

Dolorès Lemoyne 27

PHOTOS DES GAGNANTS: PHOTOGRAPHIE DE PRESSE

ET CONCEPTIONS GRAPHIQUE 28

MEMBRES DU JURY 29

GAGNANTS 2023 30

MÉDIA ÉCRIT COMMUNAUTAIRE DE L'ANNÉE

La Quête
Le magazine de rue
de Québec



2^e prix ex æquo: Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*; **1^{er} prix:** Francine Chatigny et Isabelle Noël, *La Quête*;
2^e prix ex æquo: Raymond Viger, *Reflet de Société*; Joel Deschênes, président de l'AMECQ.

PRIX RAYMOND-GAGNON, BÉNÉVOLE DE L'ANNÉE

Jocelyne Fontaine, *Le Félix*, Saint-Félix-de-Kingsey

L'AMECQ décerne un prix annuel reconnaissant l'implication d'un bénévole s'étant particulièrement illustré au sein d'un journal communautaire au cours de la dernière année afin de rendre hommage à Raymond Gagnon.

Décédé en mai 2005, Raymond Gagnon fut président de l'AMECQ de 1990 à 1994, trésorier de 1994 à 1998, puis à nouveau président de 1998 à 2000. Il a œuvré pendant 10 années consécutives au conseil d'administration. Sa contribution personnelle à l'Association fut énorme.

Jocelyne Fontaine est impliquée dans le projet du journal local *Le Félix*, à Saint-Félix-de-Kingsey, depuis ses tout débuts à l'automne 2000. Présidente du conseil d'administration du Félix depuis 2015, elle est la personne « rassembleuse » qui a toujours réussi à réunir autour d'elle l'équipe nécessaire à l'accomplissement de la mission de produire un journal local tourné vers la communauté. Interlocutrice incontournable entre les différents organismes de la collectivité, les différents bailleurs de fonds fournisseurs et les collaborateurs, **Jocelyne** est la pierre angulaire, le point d'ancrage autour duquel s'articulent les activités du journal local *Le Félix*.



Jocelyne Fontaine, Le Félix.

**Culture
et Communications**
Québec



L'Association des médias écrits communautaires du Québec reçoit le soutien du ministère de la Culture et des Communications

PRIX DE LA RELÈVE

Bourses des finissants 2022

Océane Bossé, *Trait d'Union du Nord*, août 2022

Voici un texte journalistique qui reflète très bien l'actualité locale. La journaliste étudiante Océane Bossé rapporte comment les finissants de la polyvalente Horizon Blanc ont vécu leur cérémonie de remise de diplômes. Les divers organismes, entreprises et compagnies de la Ville de Fermont ont tous contribué à offrir bourses et cadeaux; on y apprend même que le journal *Le Trait d'union du Nord* a fait sa part! Ayant le souci du détail, la journaliste ne semble en avoir oublié aucun.

Ils sont tous mentionnés, de même que les noms de tous les récipiendaires.

Chaque année, les principales institutions locales et régionales, les organismes, les entreprises et même des particuliers se mobilisent pour récompenser les efforts soutenus et l'excellence des étudiants de dernière année de la polyvalente Horizon-Blanc. Une cérémonie au Centre multifonctionnel a eu lieu afin de permettre aux étudiants de recevoir leurs diplômes ainsi que de nombreuses bourses et autres cadeaux.

En 2022, la polyvalente Horizon Blanc a offert cinq bourses aux finissants, dont deux pour le respect des valeurs de l'école, remises à Thomas Allard-Bouchard et à Gabrielle Aubut. La troisième récipiendaire fut Marie-Maude Pellerin pour le coup de cœur en art dramatique, la quatrième bourse a été remise à Myriam Perreault pour le coup de cœur en arts plastiques et la dernière, mais non la moindre, à Jean-Christophe Bérubé pour son cheminement personnel.

Les organismes et les compagnies ont aussi contribué à aider les finissants dans leurs études par le biais de bourses ou de cadeaux. Le Club Optimiste a remis à Gabrielle Aubut, à Ély Morin et à Océanne Lacasse une bourse pour la mise en pratique du crédo optimiste dans leur vie quotidienne. Océanne Lacasse et Ély Morin ont aussi remporté la bourse Carl Caron pour leur implication dans le sport. Le journal *Le Trait d'union*

du Nord a remis deux bourses pour leur participation au journal étudiant à Ann-Sophie Desroches et à Christine Lévesque. Le club social des Moose a décerné une bourse à Julianne Dupuis. Le club de poids et haltères a donné une bourse à Ély Morin et à Océanne Lacasse.

ArcelorMittal a offert quatre bourses aux étudiants de cinquième secondaire: la première à Ann-Sophie Desroches pour les sciences humaines, la seconde à Susana Rodriguez-Borges pour les sciences naturelles, la troisième à Anabelle Côté pour les langues et la dernière à Océanne Lacasse pour la persévérance. Cette année, la société de services financiers Desjardins des travailleurs et travailleuses unis a remis une bourse à quatre finissants, soit, Ann-Sophie Desroches, Alysson Bélanger, Thomas Allard-Bouchard, et Océanne Lacasse.

La MRC de Caniapiscau a quant à elle offert deux bourses par tirage au sort; Anabelle Côté et Julianne Dupuis furent les heureuses gagnantes. La section locale 5778 du Syndicat des Métallos a offert des bourses à Ann-Sophie Desroches et à Alysson Bélanger qui se sont démarquées grâce à leur persévérance.

La Ville de Fermont se fait un devoir d'encourager les jeunes d'ici dans la poursuite de leurs études et a remis des bourses à Marie-Maude Pellerin, Émile Rivard et

Anabelle Côté. La Coopérative alimentaire Coop Metro de Fermont a remis cinq bourses par tirage au sort cette année, soit à Thomas Allard-Bouchard, Charles-Olivier Gilbert, Émile Rivard, Christine Lévesque et Florence Shaw.

Jessica Perreault a octroyé une bourse à Ély Morin et à Anabelle Côté pour l'esthétique et une autre à Jean-Christophe Bérubé pour son implication. Manon Pelletier a remis une bourse à Anabelle Côté et à Susana Rodriguez-Borges pour leur persévérance. La bourse de l'Université du Québec à Chicoutimi fut accordée à Susana Rodriguez-Borges pour la meilleure moyenne générale. Le panier cadeau d'articles de cuisine pour appartement distribué par Rona fut remporté par Jean-Christophe Bérubé.

La Maison des jeunes Alpha a offert une bourse à Gabrielle Aubut ainsi qu'à Kelly Lemyre pour la poursuite de leurs études dans un domaine auprès des

jeunes. En plus de distribuer des écouteurs Bluetooth à chaque finissant, Minéral de fer Québec a accordé une bourse à Jasmine Vigneault pour son implication sociale, une autre à Myriam Perreault pour sa créativité, une à Joris Mukendi-Kabuya pour son esprit d'équipe, et une dernière pour le savoir-faire de Susana Rodriguez-Borges. Fournier et Fils a offert un coffre à outils à chaque finissant et a distribué, par tirage, un gros coffre à outils à Kelly Lemyre. Le pub Le Réphil a lancé un tirage d'un panier cadeau gagné par Gabrielle Aubut. Le cégep de La Pocatière a offert une bourse à Christine Lévesque. La bourse de l'Association québécoise des cadres scolaires a été gagnée par Kelly Lemyre. Finalement, la récipiendaire de la médaille du lieutenant-gouverneur est Jasmine Vigneault.

Les jeunes ont été choyés encore cette année. Vos efforts et votre persévérance vous mèneront loin.



3^e prix: Laury Couillard, Édith Blanchet, Josée Couillard, Coup d'œil sur St-Marcel;
1^{er} prix: Louise Vachon, Le Trait d'union du Nord; **2^e prix:** Célie Dugand, Reflet de Société;
 Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

PRIX DE LA RELÈVE DES ÉLÈVES DU PRIMAIRE

Les P'tites plumes de l'école des Hauteurs de Saint-Hippolyte



Les journalistes en herbe de l'école Louis-St-Laurent



MEILLEURE NOUVELLE

Un Orléanais immortalisé aux États-Unis

Marc Cochrane, *Autour de l'Île*, octobre 2022

C'est une nouvelle qui relate un hommage rendu le 18 juin 2022 au major Clément Gosselin, lors d'une cérémonie au cimetière de Beekmantown, dans l'État de New York, là où il repose depuis 1816. Le texte de Marc Cochrane se démarque autant par la pertinence du sujet que par son traitement. Son article sur cet Orléanais immortalisé aux États-Unis nous plonge dans l'histoire américaine, en nous ramenant à une bataille pour l'indépendance qu'il a menée aux côtés de George Washington. Un fascinant voyage dans le temps, étoffé de plusieurs sources vivantes et documentaires, qui appelle aussi à un devoir de mémoire pour les lecteurs de l'Île d'Orléans.

Beekmantown, N.Y.- Après avoir été immortalisé dans son village natal de Sainte-Famille, le 18 juin, le major Clément Gosselin a reçu pareil hommage, cette fois à l'endroit où il repose depuis 1816, soit au cimetière de Beekmantown, dans l'État de New York.

La cérémonie a eu lieu en présence d'une centaine de personnes des États-Unis, du Québec et de l'Île d'Orléans, le 8 octobre, par une journée fraîche et ensoleillée d'automne.

L'Île d'Orléans était représentée par le maire de Sainte-Famille, Jean-Pierre Turcotte, ainsi que par le vice-président de l'Association Québec-France Québec et résident de Saint-Laurent, Serge Pouliot, et son frère François.

« Ce n'est pas le vent qui rend mes yeux mouillés. Je suis reconnaissant que vous vous soyez déplacés, certains de très loin, pour rendre hommage au major Clément Gosselin », a affirmé avec émotion le descendant direct de Clément Gosselin et membre de la Société des Cincinnati, John Conrad Gosselin.

Agissant comme maître de cérémonie, Serge Pouliot a rappelé l'importance de Clément Gosselin, cet

insulaire qui a aidé le général George Washington à réaliser l'indépendance des États-Unis, de 1775 à 1783. Le superviseur de Beekmantown, Norm Davis, a affirmé que sans la contribution du major Gosselin, l'histoire aurait pu être différente. La municipalité avait déjà reconnu l'importance de Clément Gosselin dans l'histoire américaine en aménageant un espace dans son édifice municipal, appelé Musée des Patriotes. On y trouve notamment une photographie de Clément Gosselin et le tableau de l'artiste d'origine orléanaise, Cathy Lachance, illustrant Sainte-Famille et une maison ancestrale américaine.

« Il y a un mois, je ne connaissais pas Clément Gosselin. Après avoir lu le livre de l'historien Gaston Deschênes, je me suis rendu compte qu'il est un pan de notre histoire. Il a connu le sort réservé aux Canadiens français dont les champs et les maisons ont été brûlés par les Anglais lors de la Conquête de 1759. Ce n'était pas un homme, mais un surhomme. Il a accompli des missions d'espionnage pour Washington. Considéré comme un homme ordinaire, il a partagé la vie d'un homme extraordinaire, George Washington », a commenté le député fédéral de Rivières-des-Prairies, Luc Désilets.

« Il a tout perdu. Emprisonné, presque excommunié, devenu indésirable, il mérite aujourd’hui ce mémorial », a ajouté le député bloquiste.

L’historien beauportois Jean-Claude Bélanger-Cyr, auteur de la série de livres *Une histoire de l’Occident et de l’Amérique du Nord francophone*, a précisé que des démarches sont entreprises afin que Clément Gosselin soit désigné personnage historique du Québec.

Quant au président de l’Association Québec-France Québec, Jean-Louis Lefebvre, il a souhaité qu’une cérémonie semblable ait éventuellement lieu à Yorktown, en Virginie, là où Clément Gosselin a appuyé Washington pour vaincre les Anglais en 1781.

« En juin dernier, c’est justement sur son lieu de naissance que nous lui rendions hommage.

Aujourd’hui, c’est sur son lieu de dernier repos. La boucle est bouclée pour cet important personnage historique du XVIII^e siècle, à la fois Canadien et Américain. Merci à John Conrad pour sa persévérance, merci à la Société des Cincinnati et merci à tous les cousins Gosselin de participer à cette reconnaissance historique », a commenté le vice-président de l’Association des familles Gosselin, Jean-François Gosselin.

Initiée en 2013 par le président de l’Ordre Lafayette des États-Unis, Dr Gérard Charpentier, puis appuyée par l’Association Québec-France Québec, l’Association des familles Gosselin et la municipalité de Sainte-Famille, la cérémonie a pris fin avec l’interprétation de *Il Silenzio* par le trompettiste Matt Van Wagner.



3^e prix: Suzanne Lapointe, Ski-se-Dit; **2^e prix:** Pierre Hébert, Le Haut-Saint-François;
1^{er} prix: Marc Cochrane, Autour de l’île; Joël Deschênes, président de l’AMECQ.

MEILLEUR REPORTAGE

Café Félin Ma Langue Aux Chats La mission d'une vie

François R. Pouliot, *La Quête*, février-mars 2022

Le café Ma langue aux chats est un café pas comme les autres; il s'agit d'un café félin, là où une douzaine de chats de race s'occupent du volet zoothérapie auprès de vétérans de l'armée qui souffrent de stress post-traumatique. Ce reportage de François R. Pouliot se distingue par son sens du storytelling, quasi cinématographique, de l'amorce accrocheuse à la chute efficace. L'information est bien structurée, bien découpée; les enchaînements sont fluides. La qualité de la langue est sans équivoque. Le style de l'auteur, affirmé, distinctif, transparaît autant dans le choix du titre et du surtitre que dans les tournures de phrases.

Lorsqu'on franchit la porte du 307 de la rue Saint-Paul, on retire nos bottes dans le petit sas-vestiaire - il ne faudrait surtout pas laisser entrer le froid, ou laisser sortir les chats. On est en *pieds de bas* et on se sent comme à la maison. «Allez vous laver les mains et faites comme chez vous!, nous lance Lisa après les présentations. Je viens vous rejoindre. »

Des fauteuils à droite, un divan ici à gauche. On s'installe à quel endroit? Juste là, une table et quatre chaises. Parfait. Lisa vient nous rejoindre avec des cafés. On commence à enregistrer. « Le temps s'arrête, ici. », nous prévient-elle, sourire en coin. Elle n'a pas tort; à la fin de l'entretien, l'enregistreuse indique que la discussion a duré pas moins d'une heure et trois quarts.

Un havre de paix

En apprentissage constant depuis plus de deux ans, l'ex-technicienne en approvisionnement dans l'armée ne pourrait être plus heureuse d'avoir troqué son statut de caporale pour celui de restauratrice. « Ici, c'est un café que j'ai transformé en havre de paix », déclare-t-elle.

N'ayant le statut ni de fondation, ni d'organisme sans but lucratif (OSBL), le café situé tout près de la gare du Palais est néanmoins associé à une multitude d'activités initiées

dans le but de venir en aide aux personnes - principalement d'anciens militaires, mais sans s'y limiter - dans le besoin. C'est simple, Lisa Cyr l'a acheté pour redonner.

« Pour les vétérans qui souffrent, comme moi, de stress post-traumatique, c'est plus ou moins possible d'aller dans un restaurant traditionnel. »

Avec les coquelicots venant agrémenter la décoration du café, et les aiguilles des horloges immobilisées à 11 h 11 en souvenir de la convention d'armistice ayant mis fin à la Première Guerre mondiale le 11 novembre 1918, le ton est donné pour quiconque, vétéran ou non, met les pieds dans le commerce.

Rubén, Pélochuck et la douzaine d'autres chats - « de race », précise la propriétaire - se promènent librement dans l'établissement, vont à la rencontre des clients et s'occupent du volet zoothérapie. Portant fièrement les noms de frères et sœurs d'armes décédés, certains félins, de manière symbolique, permettent à Rubén Diaz, à Alexandre « Pélo » Péloquin, à Charles « Chuck » Michaud, à Karine Blais, à Olivier Pilote, à Karl Manning et à Stéphanie Corriveau de continuer à servir les leurs.

« On est tous entrés [dans les Forces] avec le même but, insiste celle qui est en service quasiment sept jours sur sept. Mais eux, malheureusement, sont partis trop tôt. Avec Marie-Pier (l'ancienne partenaire d'affaires de Lisa), on a voulu leur rendre hommage et leur dire qu'on ne les oublie pas. »

Être ensemble

Au soutien félin s'ajoute l'accompagnement, sans frais, d'intervenantes qualifiées provenant du Centre de ressources pour les familles militaires Valcartier. Sur une base régulière - au moment d'écrire ces lignes, c'était toutes les deux semaines -, elles ont le mandat d'être présentes pour les clients du café. « Des fois, tu as besoin de parler, mais aller rencontrer quelqu'un dans un bureau, ça peut être froid, convient Lisa. Ici, tu entres prendre un café et tu peux jaser comme si tu étais chez toi. »

Formées pour évaluer les défis de chacun, il arrive que les intervenantes qui visitent le Café Félin recommandent à certaines personnes rencontrées d'aller un peu plus loin dans leur démarche. « Si leur situation est plus *heavy*, cette personne-là va pouvoir les amener une coche au-dessus », par exemple en les dirigeant vers du soutien psychologique adapté à leur réalité.

Si la discussion peut fournir aux gens dans le besoin des outils pour retomber sur leurs pattes, l'écriture humoristique, elle, peut constituer un bien bel exutoire. Tout comme la confection de leurres de pêche à la mouche. Tout comme la cuisine... Et tout comme les 1001 autres activités que Lisa Cyr se fait un plaisir d'organiser, d'accueillir dans son commerce ou de parrainer.

Le dénominateur commun d'une offre aussi hétéroclite ? « Être ensemble. »



2^e prix: Colin McGregor, *Reflet de Société*; **1^{er} prix:** Isabelle Noël, *La Quête*;
3^e prix: Danielle Goyette, *L'écho de Compton*; Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

MEILLEURE ENTREVUE

Emploi : vous êtes dans un nouveau monde

Sami Bouabdellah, *Vision croisée*, décembre 2022

Il s'agit d'une entrevue avec Kevin Shelton, un conseiller en emploi qui explique la difficulté des immigrants à se trouver un emploi. Il dépeint la réalité à laquelle les nouveaux arrivants se heurtent dans leur recherche de travail. C'est un texte admirablement bien rédigé, structuré et parsemé de plusieurs citations intéressantes. L'auteur fait voir que, pour une personne venant d'immigrer, la chasse à l'emploi s'ajoute à toutes les autres démarches d'installation dans son nouveau pays d'accueil, en plus des nombreuses adaptations culturelles. Ce texte de Sami Bouabdellah décrit fort bien la situation des chercheurs d'emploi immigrants face à un marché truffé de pièges.

S'il ne fait aucun doute que les opportunités économiques sont souvent plus nombreuses que dans leur pays d'origine, des chercheurs d'emploi immigrants se heurtent ici à un marché de l'emploi truffé de pièges et de « doubles règles ».

« Chercher un emploi, c'est déjà exigeant pour quelqu'un qui est né ici, ça peut être une des choses les plus épuisantes dans la vie », lance sans détour Kevin Shelton, conseiller en emploi chez Horizon Carrière. Cet organisme offre depuis 1984 de l'accompagnement socioprofessionnel et assure l'intégration en emploi de sa clientèle, constituée presque entièrement de nouveaux arrivants.

Pour une personne qui vient d'immigrer, la chasse à l'emploi s'ajoute à toutes les autres démarches d'installation dans son nouveau pays d'accueil, en plus des contraintes culturelles.

« Il suffit de se mettre dans la peau d'une personne qui vient de s'installer, qui arrive avec un conjoint et ses enfants. En un mois, il faut remplir de la documentation pour le fédéral, pour le provincial, pour la Ville de Montréal, trouver un appartement dans une situation précaire, s'intégrer dans un milieu

communautaire avec lequel ils ne sont pas toujours à l'aise. Il y a de la famille qui s'inquiète et il y a cette pression de toujours prétendre que tout va bien. Les éléments de stress sont multiples et inconnus à chaque jour ! », constate Kevin Shelton.

« Beaucoup de gens disent être en recherche d'emploi, mais un grand nombre ne sont pas prêts. Pour ces personnes, il faut comprendre qu'ils sont dans un état second; effectivement, ils sont sur l'adrénaline et c'est une partie de mon intervention de les amener à comprendre leur situation et à comprendre qu'ils peuvent bénéficier d'un accompagnement. Lorsqu'on cherche un emploi, on doit être en phase avec soi-même, surtout pour être capable de bien se présenter lors d'une entrevue. Quand on se retrouve dans un état autre, en raison de l'ampleur des stress qu'on vit, les exigences pour bien se présenter sur un CV ou en entrevue sont des activités qui restent hors de notre capacité », souligne-t-il.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une agence de placement, les conseillers en emploi d'Horizon Carrière doivent effectuer un travail important pour cerner le profil de leurs clients, et ensuite, les aider à le traduire sur le marché du travail.

Devant l'ampleur de la tâche, les conseillers d'Horizon Carrière procèdent d'abord à une évaluation de la personne, afin de bâtir la stratégie de recherche d'emploi la plus adaptée au client, en fonction de sa formation, de son expérience de travail, mais surtout de sa situation globale.

Par exemple, cela peut prendre plusieurs heures avec le client pour déterminer la liste de tâches qu'il réalisait dans son pays.

« Dans certains cas, on voit tout de suite que les postes dans leur pays d'origine n'ont rien à voir avec les postes ici. Le type de poste qu'ils avaient n'existe pas. La façon dont on organise le travail n'est pas la même. Or, il faut déterminer si la personne requiert réellement une formation ou une formation de pointe pour intégrer un poste ici. Mais surtout, il faut se rappeler que vous êtes dans un nouveau monde ! Qu'est-ce que vous avez envie de faire dans ce nouveau monde ? Est-ce que c'est réaliste ? Pouvons-nous le rendre réalisable ? » illustre M. Shelton.

Un travail important doit aussi être fait par les conseillers en recherche d'emploi pour calibrer les attentes de leurs clients face au marché du travail et leur donner un portrait juste de la réalité.

« Au Québec, la plupart des employeurs ne veulent pas embaucher quelqu'un qui a une maîtrise et qui a dix ans d'expérience pour laver les planchers. On se sent mal. Soit je suis en train de banaliser sa formation et son expérience, soit je crains qu'il se prenne pour quelqu'un d'autre et qu'il ne suive pas les consignes parce qu'il pense qu'il sait mieux », prévient le conseiller en emploi.

D'où l'importance de concevoir un CV spécifique pour chaque type de poste pour lequel on pose sa candidature. Ce CV doit répondre spécifiquement aux exigences de l'offre d'emploi, en contenant notamment les mêmes mots-clés que celles de l'offre, puisque l'employeur utilise parfois des logiciels qui feront le tri des CV à partir de ces mots.

« Ce n'est pas le titre du poste qui est important, ce sont les compétences et les connaissances que vous êtes capable d'apporter », précise le représentant d'Horizon Carrière.

Le fait d'avoir plusieurs CV est permis, puisqu'il ne s'agit pas d'un document légal, spécifie-t-on.

« Ici, c'est avant tout un outil de marketing comparativement à ailleurs dans le monde. C'est une façon de se présenter soi-même pour répondre aux besoins de cette entreprise. Avoir un CV de cinq pages à Bangkok, c'est vraiment bon. Ici, cinq pages, on ne te regarde même pas, évoque le conseiller, qui a enseigné en Asie pendant 15 mois. Maximum deux pages. Et sur la première page, si le recruteur ne voit pas immédiatement quelque chose qui attire l'œil, il dit métaphoriquement : au suivant ! », ajoute-t-il.

Si les profils de candidats varient, ceux des recruteurs aussi. Une recruteuse qui a 20 ans d'expérience dans une grande entreprise ne lira pas le CV d'un candidat de la même manière qu'un jeune recruteur dans une PME. Dans un cas, on cherche à pourvoir un poste auquel sont associées certaines tâches précises, et dans l'autre, on répond à une vision à moyen ou long terme.

Doubles règles

Une fois l'emploi « dans la poche », il faut maintenant le garder ! Au cours des premières semaines, le travail du nouvel employé sera mis sous la loupe. Seront aussi scrutés son comportement, ses interactions, son habillement et ses habitudes de pauses.

Le conseiller en emploi Kevin Shelton soulève que les problèmes d'intégration à l'équipe sont « la raison majeure » pour laquelle les personnes issues de l'immigration perdent leur emploi. « On va trouver n'importe quelle excuse pour le justifier, mais finalement, c'est ça la raison », révèle-t-il.

« Dans les PME, il y a une exigence que tout le monde sait culturellement comment on fonctionne, et

souvent on n'a aucune connaissance des différences culturelles. On ne sait pas comment aborder des sujets délicats. Il y a énormément de doubles règles. »

Si certaines entreprises parlent du milieu de travail comme étant une « grande famille », tous les employés ne parviennent pas à transposer ce schéma familial sur le lieu de travail et s'en tiennent à une liste de tâches précise et à des relations cordiales mais neutres avec leurs collègues, ce qui constitue souvent une « peine de mort » professionnelle, surtout dans les petits milieux créatifs et hautement performants. D'autres employeurs, comme McDonald, proposent dans leurs affiches promotionnelles de « travailler avec ses amis ».

L'identité

La devise « connais-toi toi-même » est donc cruciale pour savoir où l'on veut travailler, puisque la question « qui êtes-vous ? » est la première que posera un employeur lors d'une entrevue d'embauche.

Cette quête typiquement occidentale pour découvrir « qui je suis » ne se pose pas nécessairement en Afrique, par exemple, ou « ce que l'on est » est généralement déterminé par ses liens familiaux et par ses diplômes plutôt que par une conception plus ou moins réaliste de la liberté.

Le café gratuit

Alors que les médias de masse évoquent une terrible pénurie de main-d'œuvre et présentent des témoignages d'entrepreneurs désespérés de trouver des employés, cela ne veut pas dire que les critères d'embauche ont diminué pour un poste. La plupart des employeurs cherchent tout de même « la perle rare », c'est-à-dire un(e) employé(e) qui a les compétences requises, mais aussi dont l'attitude en équipe est irréprochable, et dont la vie dite privée est perçue comme étant équilibrée. Il y a aussi les conceptions du travail qui évoluent. Depuis la fin du télétravail obligatoire à cause de la pandémie, on souhaite ramener les employés dans les bureaux pour recréer une synergie et, pour ce faire, des

employeurs veulent présenter le boulot comme étant aussi agréable qu'une journée de travail à la plage !

Certains offrent de rembourser le coût du transport en commun et l'abonnement à la salle de sport. Dans quelques cas, des soins personnels comme des coupes de cheveux ou des massages gratuits sont offerts à leurs employés pendant les heures de travail. En contrepartie, les employeurs s'attendent à ce que leurs employés mettent « le cœur à l'ouvrage » !

« La passion, c'est valorisé dans notre culture. On s'attend à ce que vous ayez une passion pour votre travail. C'est notre compréhension du travail en Amérique du Nord. Le travail n'est plus considéré comme quelque chose d'ardu qui consiste à se présenter de 9 heures à 17 heures et les employeurs considèrent que vous devez être heureux de travailler puisqu'ils vous donnent la chance de vivre votre passion »



3^e prix: Marie-Josée Veilleux, L'alliance de Preissac;
1^{er} prix: Jordane Labarussias, Vision croisée;
2^e prix: Isabelle Noël, La Quête;
Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

MEILLEURE OPINION

Dérouler le tapis rouge pour un éléphant blanc

Sophie Brodeur et Nelson Dion, *Journal Mobiles*, décembre 2022

C'est un sujet plus que sérieux, traité avec un humour particulier. Dérouler le tapis rouge pour un éléphant blanc, quel titre savoureux ! La Ville de Saint-Hyacinthe déroule en effet le tapis rouge au Groupe Sélection afin de densifier son centre-ville. Agrandissement de stationnement, démolition de logements, tout semble y passer. Les auteurs Sophie Brodeur et Nelson Dion imaginent une autre réalité : puisque le tapis rouge est déjà déroulé, pourquoi ne pas s'en servir pour répondre aux vrais besoins du milieu ? On énonce les faits, on étaye les arguments, on propose une solution, et les règles d'écriture d'un article

Il était une fois une ville qui décida de densifier son centre-ville. C'est pourquoi, quand le Groupe Sélection présenta son nouveau projet, la ville sauta dans l'aventure. Bien sûr, il y aurait des coûts, mais ça vaudrait la peine, non ?

Le tapis rouge

La ville allait dérouler le tapis rouge pour que ce projet puisse se réaliser, coûte que coûte et à l'encontre de la volonté des citoyens du centre-ville. Leurs nombreuses démarches n'ont pas été prises en compte par la ville qui, notamment, n'a pas tenu de référendum sur la question.

Il fallait que la ville vende à Groupe Sélection une partie d'un stationnement pour que le projet se fasse ? Qu'à cela ne tienne ! La ville voulait tellement ce projet qu'elle agrandirait d'autres stationnements à grands frais et évincerait à cet effet de nombreux locataires, question de compenser les cases perdues. De plus, elle céderait le stationnement à Groupe Sélection à un prix convenu dans le passé, sans tenir compte de sa valeur marchande au moment de la vente. Elle donnerait aussi au promoteur un congé de taxes de cinq ans. Ça représente beaucoup de coûts, mais ça vaudrait la peine, non ?

Ah ! Oui ! Il fallait aussi démolir des immeubles à logements sur la rue Saint-François pour construire le

nouveau projet. On délogerait ainsi des résidents, dont certains y habitaient depuis des dizaines d'années, afin de bâtir un immeuble avec plus de logements, ceux-ci destinés à une clientèle mieux nantie. Ça représente un coût humain énorme, mais ça vaudrait la peine, non ?

L'éléphant blanc

Tout ça pour ça ! Le réveil est brutal, car Groupe Sélection s'est révélé un géant aux pieds d'argile. L'entreprise est très endettée et s'est mise sous la protection de la Loi sur les arrangements avec les créanciers des compagnies le 14 novembre dernier. Qu'advient-il du chantier de Saint-Hyacinthe ?

L'éléphant blanc tel un phénix ?

Il pourrait être une fois la ville de Saint-Hyacinthe qui, devant cette mésaventure, refuserait que son centre-ville soit défiguré par des ruines neuves. Elle ferait preuve de vision et rachèterait le projet pour en créer un plus inclusif et équitable : un projet de logements sociaux et abordables où pourraient se côtoyer et s'entraider des personnes de tous âges, des familles, des nouveaux arrivants et des étudiants. La ville pourrait se faire le promoteur de ce projet porteur, qui revitaliserait réellement le centre-ville. Le tapis rouge est déjà déroulé. Il nous semble que s'en servir pour répondre aux vrais besoins du milieu, ça vaudrait la peine, non ?



2^e prix: Sophie Parent, Entrée libre; **1^{er} prix:** Nelson Dion, Journal Mobiles;
3^e prix: Richard Samson, L'Arrivage d'Adstock; Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

MEILLEURE CHRONIQUE

Arsenic et compagnie

Philippe Marquis, *L'Indice Bohémien*, septembre 2022

Le texte de Philippe Marquis constitue une chronique exemplaire, qui fait dialoguer l'expérience individuelle, les enjeux régionaux, et les défis collectifs liés à la pollution et au climat. Il s'agit d'une prise de parole pertinente, nécessaire et très bien documentée, qui permet de mieux comprendre la responsabilité de la multinationale Glencore dans les enjeux environnementaux de la région, notamment l'air toxique que respirent les Rouynorandiens. Ajoutons que cette chronique est enrichie par une maîtrise efficace et précise de la langue française.

Alors que j'étais enfant, quand un nuage jaune s'abattait sur la ville, on avait l'impression que des milliers d'allumettes enflammaient l'air. On m'apprendra plus tard qu'il s'agissait de dioxyde de soufre. À la fin des années 1970, un groupe citoyen exige de réduire de 90 % les émanations de soufre. La réponse de la compagnie : ce n'est pas possible ! À la fin des années 1980, avec la lutte aux pluies acides et la mobilisation citoyenne, Noranda transforme finalement ses installations pour atteindre le taux demandé. Elle bénéficie, à cette fin, d'une importante aide financière des gouvernements. On arrivera même à dépasser le 90 %...

En novembre 2004, un Avis sur l'arsenic dans l'air ambiant à Rouyn-Noranda recommande d'abaisser les émissions de ce poison pour atteindre 18 nanogrammes par mètre cube d'air (ng/m³) en 18 mois dans le quartier Notre-Dame, au pied de la fonderie. Il donne 2 mois à la compagnie pour produire un plan visant 3 ng/m³, la norme provinciale. Par la suite, le gouvernement québécois a permis 200 ng/m³ en 2007, puis 100 à partir de 2017. Comment est-ce possible d'autoriser le dépassement de nos normes ? Le rôle d'un gouvernement n'est-il pas de protéger notre santé ?

Le gisement de la Noranda est épuisé depuis 1976. On y transforme maintenant du cuivre venant d'autres

endroits et on y brûle des matériaux de toutes sortes. D'autres métaux accompagnent désormais l'arsenic, notamment le plomb, le cadmium, le nickel, le zinc et le chrome. Il y en aurait 23 différents. Depuis 2013, c'est la multinationale Glencore qui possède la fonderie. Cette entreprise est multimilliardaire.

Depuis 2019, on sait que le taux d'arsenic dans le corps des enfants du quartier Notre-Dame est anormalement élevé. Les effets sur la santé du « cocktail » mentionné plus haut ont été dévoilés cet été : bébés plus petits à la naissance, naissances prématurées, cancers, etc. On nous a caché cela durant trois très longues années.

Respirer un silence toxique depuis des décennies a fait perdre confiance. Retarder le règlement de cette histoire met le feu aux esprits : la fonderie a encore cinq ans pour atteindre 15 ng/m³ !

Glencore, qui fait des profits au détriment de notre santé, dont celle de son personnel et leur famille, fixe son programme avec le gouvernement. Elle aurait une vingtaine de lobbyistes à Québec. On ne sait pas ce qui se raconte derrière les portes closes, mais on connaît les résultats.

Pour conclure, les experts du Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC, la référence sur l'état du climat de notre planète) croient qu'il est possible de limiter le réchauffement de la planète à 1,5 degré. Pour cela, il faudrait que les émissions de gaz à effet de serre plafonnent au plus tard en 2025... Avec ce qui se passe à Rouyn-Noranda, il est clair que nous devons augmenter les pressions pour que ça change !



2^e prix: Kristina Jensen, *l'Écho de Cantley*; **1^{er} prix:** Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*; **3^e prix:** Diane Morin, *Vues sur la Bourgogne*; Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

MEILLEURE CRITIQUE

Dominique Beauregard, peintre fabuliste Labelle et la bête

Lyne Boulet, *Le Sentier*, février 2022

De la même façon dont l'artiste Dominique Beauregard joue avec la lumière, les formes et les couleurs, Lyne Boulet prend plaisir à illustrer de manière imagée la démarche de la créatrice. Elle réussit à la fois à décrire les principales caractéristiques de son style, à évoquer les diverses étapes qui ont jalonné sa trajectoire artistique, et à mettre en évidence sa singularité; tout cela dans un texte contenant des informations pertinentes sur des aspects plus techniques de son approche.

L'exposition *Les stations du curé Labelle* de Dominique Beauregard est présentée dans la salle multifonctionnelle de la bibliothèque jusqu'au 5 mars. Outre les dix tableaux de cette série, qui racontent des moments marquants de sa vie, on y retrouve deux panneaux didactiques et des vitrines d'artéfacts, ce qui en fait une exposition à valeur historique et artistique. Par ailleurs, l'artiste dévoile également cinq œuvres originales créées dans les trois dernières années, dont un nouveau tableau sur le curé Labelle.

L'exposition itinérante sur le curé Labelle, développée en collaboration avec Histoire et Archives Laurentides, a circulé dans la région de janvier 2016 à mars 2017. Elle comporte 10 tableaux-stations dont neuf sont des reproductions. La toile *La Cène* est un original que la peintre a souhaité conserver. Les autres se sont presque toutes vendues au moment du vernissage à Saint-Jérôme en janvier 2016!

L'art anthropomorphe et l'importance du symbole

Tous les personnages de Dominique Beauregard sont présentés sous forme d'animaux, et chaque animal a été choisi pour sa charge symbolique. Si on regarde les personnages illustrés dans *La Cène*, on retrouve le curé Labelle, le Roi du Nord, représenté en ours, le roi de la forêt. À sa droite, le raton laveur représente son fidèle ami Isidore Martin. Les renards, ces animaux fûtés

qui « se débrouillent avec ce qu'ils ont », incarnent le colon et le marchand de bois. Le cerf, c'est Mercier, le premier ministre qui a du panache. *Le bûcheux* prend la forme d'un loup. À la gauche du curé, sa mère. Le castor, en haut de forme, représente un marchand industriel. À côté de lui, un autre loup, « un gars à l'argent », le butor, un bourgeois, puis un autre colon, « bleu » celui-là.

Car l'appartenance politique est également bien identifiée : du côté droit, les libéraux, du côté gauche, les conservateurs. La peintre a choisi d'y aller de sa version de *La Cène* parce que, dit-elle, le curé Labelle était capable de rassembler à sa table les personnes les plus disparates afin de les réunir autour d'une idée et d'un bon repas. « Le curé Labelle n'était pas un ascète ! », précise Dominique.

Un style unique

Dominique Beauregard se définit comme une peintre fabuliste. « Je ne fais pas que raconter des histoires. J'utilise aussi des métaphores. Mes toiles sont des fables en images. » Ses tableaux sont l'aboutissement d'une démarche qu'elle entreprend souvent à partir d'un thème. Des textes les accompagnent. Elle entend nous faire partager une idée, toujours sous forme ludique. « Mes illustrations sont complexes, mentionne l'artiste. Aucun détail n'est anodin. »

La peintre a commencé à développer son style unique en 1999. À partir de 2001, elle se consacre au vitrail pendant trois ans. Elle adorait sa lumière et ses textures. Lorsqu'elle revient à la peinture, elle y transpose la clarté et les reliefs. C'est en 2007, au moment de sa première exposition, qu'elle se rend compte qu'elle « [était] la seule à faire ce [qu'elle faisait] ». On l'a souvent comparée à Henri Rousseau. Elle reconnaît que sa façon de représenter la végétation s'approche de celle du Douanier. Mais son premier coup de cœur, ce qui a marqué sa façon de peindre, c'est l'art primitif qu'elle a découvert lors d'un voyage en Haïti.

Son expertise de designer l'accompagne dans la composition de ses peintures : « dans mes tableaux, on voit le côté design, c'est graphique, hyper précis, tout est là pour une raison. J'ai une facture naïve, mais il y a beaucoup de recherche derrière mes tableaux ».

Une technique personnelle

Dominique Beauregard ne peint qu'à l'acrylique. Sa technique comprend plusieurs étapes fastidieuses. C'est un travail de longue haleine. La plupart du temps, ce n'est qu'après avoir accompli quatre-vingts pour cent de la tâche qu'elle commence à voir se dessiner l'œuvre qu'elle a en tête. « Il faut vraiment savoir où l'on s'en va ! »

Elle esquisse d'abord un croquis. À l'occasion seulement, elle fera aussi des études de couleurs. Elle couvre sa toile de mortier puis la peint en noir. Elle fait ensuite un transfert des grandes lignes de son dessin. L'exécution proprement dite commence. « C'est un travail ingrat, précise-t-elle. Quand je mets les premières couleurs sur mon tableau, ça ressemble à une peinture à numéros. C'est laid, il n'y a rien qui tient, les couleurs sont "toutes croches". Après, je mets les textures. Rien n'est encore arrimé. Enfin, je commence à "monter mes couleurs" et là, ça devient intéressant. Je superpose des couches de peinture et souvent je les brosse sur le tableau. Pour représenter une feuille d'arbre, je peux appliquer jusqu'à sept couleurs différentes avant d'arriver au résultat final. »

Le plaisir de peindre

L'artiste utilise un procédé qui requiert du temps, de la précision, bref, une grande capacité de concentration. Il lui demande aussi beaucoup de persévérance et de ténacité, même si elle avoue qu'elle n'est pas quelqu'un de patient. « Mais j'entre dans un univers tellement riche. Je prends un si grand plaisir à m'y plonger ! », conclut-elle.



*3^e prix: Jacinthe Laliberté, Journal des citoyens;
1^{er} prix: Antoine Michel Ledoux, Le Sentier;
2^e prix: Steven Roy Cullen, pour Droit de parole;
Joël Deschênes, président de l'AMECQ.*

MEILLEUR TEXTE D'HUMEUR

Vouloir espérer

Lise Millette, *L'Indice Bohémien*, décembre 2022

À l'heure où Rouyn-Noranda est secouée par de mauvaises nouvelles teintées d'air empoisonné et de cachoteries industrielles, Lise Millette cherche, avec beaucoup de poésie, la profondeur de l'enracinement régional et des raisons d'espérer. En revisitant l'œuvre de Pierre Perreault et le souvenir d'Hauris Lalancette, elle trouve des appuis solides pour continuer de rêver. Et son texte est d'autant plus pertinent que, justement, on y apprenait que des citoyens allaient bientôt être déracinés de leur quartier, question d'obéir à la loi de la compagnie. Son désir sincère de garder ses pieds bien plantés dans ce magnifique coin de pays a su reconforter ses lecteurs.

« Ce que j'ai trouvé en Abitibi, par-dessus tout, au-delà de la catastrophe évidente, lamentable, inacceptable, ce sont des hommes qui refusent l'échec. Parce qu'ils ont des raisons d'espérer. Et moins d'espérer que de vouloir. De se vouloir. Ils savent qu'il faut de la farine pour faire du pain. » – Pierre Perrault, *Séquences*, 1982

J'ai été habitée par cette réflexion du cinéaste Pierre Perrault qui, dans ses films documentaires faisant partie du « cycle abitibien », a présenté la réalité d'un territoire pour qui on avait sonné le glas. C'était au début des années 1970, alors que le gouvernement de Robert Bourassa développait la baie James. Véritable « plan Nord » avant l'heure, le développement hydroélectrique faisait entrer le Québec dans sa modernité. L'Abitibi-Témiscamingue est une terre d'adoption pour les personnes qui décident d'y planter les pieds.

Notre région est aussi un lieu de fuite, l'endroit refuge où trouver une forme de paix. Elle a été la promesse d'un avenir pour les générations futures, un abri pour celles et ceux qui ont fui la crise économique des années 1930, mais aussi la sécurité pour des vagues d'immigration qui ont suivi les guerres ou les conflits – et on le revit encore maintenant avec ces gens venus de Syrie ou d'Ukraine tout récemment. Ce fut aussi, pour moi, le retour délibéré vers les racines pour ne

pas vieillir sur du béton dans une métropole qui m'étouffait et où les îlots de verdure sont emprisonnés entre les tours de bureaux et les bouchons de circulation.

Au même moment, le gouvernement avait recensé des territoires où « la colonisation » ne livrait pas les résultats escomptés. Il coûtait cher, peut-on lire dans les débats de l'Assemblée nationale, d'entretenir ces chemins de colonisation, « pour si peu » pouvait-on comprendre en sous-texte. On a ainsi déterminé que des communautés étaient non viables et devaient, en quelque sorte, être abandonnées.

D'un côté, la conquête de la grande baie et de son énergie; de l'autre, la finalité annoncée après des décennies à avoir sué la terre de la hache et des muscles.

Le conteur, Pierre Labrèche, écrit dans un de ses contes : « Quand il a fait l'Abitibi, le bon Dieu a vu qu'il avait fait un pays dur, alors il a décidé d'y envoyer des gens qui avaient la tête encore plus dure ».

Il est vrai qu'il faut une dose de résignation pour s'établir en pays d'hiver, avec l'impression d'être loin pour tout le reste de la province et d'avoir le sentiment de sombrer dans l'oubli des priorités dictées ailleurs... Piqué dans les fondements de son existence, dans la

source de ses espoirs, Hauris Lalancette, colon de Rochebaucourt, a refusé l'exil et s'est ancré, encore plus profondément, dans les sillons de son pays à lui.

Revisiter les films de Pierre Perrault constitue une leçon d'une histoire pourtant pas si lointaine. L'Abitibi-Témiscamingue demeure une région jeune, où certaines collectivités n'ont pas encore atteint leur 100e anniversaire ou viennent à peine de le marquer. C'est dire que de mémoire de génération, plusieurs peuvent encore dire avoir travaillé à rendre l'enracinement possible de citoyennes et citoyens venus de partout, des villes du sud comme des pays étrangers.

Et pourtant ! Pourtant, on vit bien chez nous ! Le temps pèse moins quand on se laisse le prendre, qu'on apprécie les mois d'été, pour les savourer comme des délices

éphémères, et qu'on se coule l'hiver au chaud ou dans ses plaisirs généreux pour celles et ceux qui n'ont pas froid aux yeux.

Vouloir rêver, ce n'est pas de faire contre mauvaise fortune bon cœur ou se contenter passivement de ce que l'on a. Au contraire, il faut relever ses manches et se laisser animer par la force de croire. Croire en sa région, croire en ses gens et en la fierté de savoir sa différence et sa capacité de résister, sans avoir rien à prouver.

Peut-être qu'elle réside là, la différence, dans l'ultime conviction d'exister et non dans le besoin de tout démontrer pour le prouver. Le faire, tout simplement.



2^e prix: Nelson Dion, pour *Aux Quatre Coins*; **1^{er} prix:** Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*;
3^e prix: Isabelle Noël, *La Quête*; Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

MEILLEUR TEXTE JOURNAUX À PETIT TIRAGE

Fly-in fly-out...Travailler six mois, en vacances six mois...

Daniel Rancourt, *Le Félix*, janvier 2022

Le fly-in fly-out est un concept de travail sur rotation, vers des sites éloignés des grands centres urbains. C'est ce concept qu'ont adopté Jérémy Carrière et Naomi Beaulieu : travailler six mois à Fermont et être en vacances six mois à Saint-Félix... L'auteur Daniel Rancourt nous fait part du fonctionnement de ce mode de vie particulier et des raisons qui ont amené ce couple à l'adopter. Une entrevue très bien menée, qui pousse le lecteur à la curiosité : « Pas facile la vie de couple à Fermont (...) c'est une ville de travailleurs. Il n'y a rien d'autre à faire là ».

Que penser de travailler six mois par année, suivis de six mois de vacances ? C'est ce que vivent Jérémy Carrière et Naomi Beaulieu selon le « fly-in fly-out », un concept de travail sur rotation vers des sites éloignés des grands centres urbains. En français, l'Office québécois de la langue française propose le terme « travail par navette aérienne ou navettage ».

Les nombreuses entreprises qui pratiquent ce système offrent différentes rotations : le 28/14, 28 jours d'affilée de travail à raison de 12 heures par jour, suivis de 14 jours de congé à la maison ; ou le 21/21. Et le plus populaire, et le meilleur selon Jérémy et Naomi, le 14/14 : deux semaines de travail suivies de deux semaines de répit, à la maison ou ailleurs. Quoiqu'actuellement ils soient sur du 21/21...

« Il faut dire qu'on ne vole pas nos congés. Même que parfois, c'est difficile. Quand on revient après nos 14 ou 21 jours de travail, on dort pendant trois jours ! Mais on aime le style de vie associé, le rythme ; c'est comme si on était en vacances à toutes les deux semaines. Ça nous permet de profiter de la vie différemment et plus intensément... On aime voyager, on aime la vie de nomade, on aime ça... Il y a plein de monde qui prenne leur auto pour aller au travail ; nous, on prend l'avion. Question d'habitude », soulignent-ils.

Parcours et rencontre

Jérémy Carrière, 39 ans, est originaire de Magog et cuisinier en fine cuisine de formation. « Il y a une grande différence entre la fine cuisine et ce qu'on appelle la cuisine d'établissement comme les maisons de retraite, les hôpitaux, les cantines d'école, et les cafétérias de compagnies. Moi, j'avais envie de pratiquer le métier de cuisinier selon un horaire de travail normal, de 9 à 5. Ce qui n'est pas le cas avec les cuisines de restaurants où on travaille généralement de 16 h à minuit », confie Jérémy.

Après sa formation de base, Jérémy travaille donc en cuisine d'établissement dans la région de Magog, puis au Saguenay. C'est à ce moment qu'il décroche un premier contrat dans le Nord : poste de chef cuisinier dans des camps de travail le long de la voie ferrée reliant Port-Cartier à Fermont. Et c'est ainsi qu'il débarque pour la première fois à Fermont. « À Fermont, c'est 2500 repas par jour ! Avec une équipe d'une quinzaine de personnes sur rotation. C'est à ce moment que j'ai commencé à travailler pour Horizon Nord de Dexterra, une entreprise offrant les services d'alimentation, d'hébergement et d'entretien pour ArcelorMittal (exploitant de la mine à Fermont) », ajoute-t-il.

Après avoir travaillé comme cuisinier pendant une vingtaine d'années, depuis trois ans il agit comme

superviseur en gestion de camps nordiques et à l'établissement de nouveaux camps de travail dans les alentours de Fermont et ailleurs au Nunavut.

Naomi Beaulieu, 29 ans, est née à Fermont. « Moi je viens d'une famille où on a la bougeotte. Mon père est un touche-à-tout... Je suis née à Fermont, mais j'ai vécu -dans l'ordre ou le désordre - à Saint-Hubert, Brossard, Amqui, Fermont, La Tuque, Rimouski, Anticosti... Et dans le lot, deux passages à Saint-Félix-de-Kingsey. Saint-Félix-de-Kingsey, c'est une affaire de famille... Mes parents ont acheté un terrain à Saint-Félix en 1998. Puis ils ont acheté le chalet sur le terrain avoisinant. Mais le chalet a passé au feu. Mes parents ont rebâti la maison puis vendu la propriété à mon frère Timothée, qui travaille lui aussi à Fermont. Jérémy et moi lui louons », raconte-t-elle.

Après un baccalauréat en littérature à Rimouski, question de payer les études, pourquoi pas un séjour à Fermont ? Où elle devient adjointe administrative de Jérémy, alors chef cuisinier du camp de Firelake, en 2017. Cela a pris un an à Jérémy pour convaincre Naomi d'aller prendre un café en dehors des heures du travail. Le rendez-vous a été donné à Québec où la sœur de Naomi réside, et... Naomi et Jérémy se sont mariés à Magog en 2019 !

Pas facile la vie de couple à Fermont, où on retrouve une femme pour une centaine d'hommes. Cela demande beaucoup d'adaptation pour un jeune couple : pas de rapprochements, de petits mots doux, devant les autres dont la conjointe est « en bas », en ville, et qui peuvent être blessés ou gênés par ces attentions.

Payant ?

Jérémy et Naomi se regardent : « Quatorze jours à Fermont, logés, nourris, pas de dépenses parce que tu travailles tout le temps que tu es là, et avec beaucoup d'heures supplémentaires : tu travailles 84 heures et il y en a 44 payées à taux et demi ! On évalue que c'est à peu près entre 30, 40 % de plus sur une base annuelle. Par contre, pour ceux qui recherchent vraiment les gros salaires, ce sont les emplois à la mine qu'il faut convoiter : 130000, 150000 \$ ».

Et la rareté, ou la pénurie, de main-d'œuvre se fait sentir là aussi : on embauche ! « Fermont, c'est une ville de travailleurs. Il n'y a rien d'autre à faire là. L'hiver est trop froid, moyenne de -30 °C, avec des pointes à -45°, -50°. Faire du skidoo à -30°, tu y penses deux fois ! L'été, il y a trop de moustiques ! Malgré qu'il y ait là des spots de pêche et de chasse incroyables ! Orignaux, perdrix, loups, ours en masse ! La vie sauvage, la nature, il y a des lacs partout. C'est beau, on aime ça, on vit des expériences qu'on ne vivrait jamais ailleurs ! ».

On dit que ceux qui voient le Nord, tombent en amour avec le Nord et y restent pour ne plus revenir. Mais Jérémy et Naomi n'aimeraient pas demeurer en haut, dans le Nord : « C'est un autre monde, presque dénaturé. Tout est gros : gros camions, grosses machines, etc. La vie de chantier demeure un milieu fermé. Et puis, c'est trop froid, trop froid trop longtemps ! Loin des familles et des cercles sociaux... La décision d'avoir un enfant et de l'élever dans ce contexte, c'est un pensez-y-bien. Faudra se réadapter à un rythme normal et... sans rotation. On resterait ici, à Saint-Félix. On aime la tranquillité, les paysages, les terres... Les gens sont amicaux, le village est inspirant, il y a une belle ambiance ».



3^e prix: Édith Blanchet, *Coup d'œil sur St-Marcel*;

1^{er} prix: Daniel Rancourt, *Le Félix*;

2^e prix: Nelson Dion, *pour Le Papotin*;

Joël Deschênes, *président de l'AMECQ*.

MEILLEURE PHOTOGRAPHIE DE PRESSE

Savez-vous planter des clous ?

Anthony Côté, *Journal des citoyens*, novembre 2022



La photo à la une de l'édition de novembre du *Journal des citoyens* annonce un photoreportage d'Anthony Côté sur la construction de passerelles dans des sentiers de plein-air, pour traverser des zones humides sans les perturber. La photo nous montre deux femmes au travail, armées de leurs «persuadeurs» (ainsi sont baptisés les marteaux qui persuadent les clous de rentrer!). Ursula et Francine ont en effet planté les quelque 300 clous nécessaires à l'installation de la passerelle du ruisseau Marois. Avec Luc, au contrôle qualité, elles ont rebâti la passerelle montée il y a 20 ans. C'est une photo d'une belle clarté, qui illustre parfaitement le texte.

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - MAGAZINE

Vol. 4, No. 1, décembre 2022

Julien Rouvel, *Vision croisée*



Vision croisée présente une mise en page aérée, une typo très soignée et une grille graphique claire. Les colonnes sont assez larges pour que la justification fonctionne bien. Certaines pages sont superbes, celle de l'éditorial entre autres.

Une conception graphique de **Julien Rouvel**.

MEILLEURE CONCEPTION GRAPHIQUE - TABLOÏD

Vol. 14, No. 3, novembre 2022

Dolorès Lemoyne, *L'Indice bohémien*



L'indice Bohémien offre une très belle mise en page. Elle est calme et relaxante. Elle n'envahit pas le lecteur avec trop de contenu texte ou trop d'éléments visuels. Les espaces blancs, bien répartis, aèrent le tout et facilitent la lecture. Une conception graphique de **Dolorès Lemoyne**.

PHOTOS DES GAGNANTS : PHOTOGRAPHIE DE PRESSE ET CONCEPTIONS GRAPHIQUES



meilleure photographie de presse

3^e prix: Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*;

1^{er} prix: Jacinthe Laliberté, *Journal des citoyens*;

2^e prix: Richard Samson, *L'Arrivage d'Adstock*;
Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

Meilleure conception graphique - Magazine

3^e prix ex aequo: Nathalie Boutin et Gabrielle Jean, *Au Fil de la Boyer*;

1^{er} prix: Jordane Labarusias, *Vision croisée*;

2^e prix: Célie Dugand, *Refllet de Société*

3^e prix ex æquo: Nelson Dion pour *Aux Quatre Coins*;

Joël Deschênes, président de l'AMECQ.



Meilleure conception graphique - Tabloïd

3^e prix: Loyola Leroux pour *Échos Montréal*;

1^{er} prix: Valérie Martinez, *L'Indice bohémien*;

2^e prix: Isaëlle Padula et Steven Roy Cullen,
La Gazette de la Mauricie;
Joël Deschênes, président de l'AMECQ.

MEMBRES DU JURY 2023



Delphine
Naum



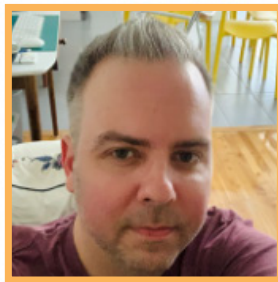
Bernard
Charlebois



Simon
Jodoin



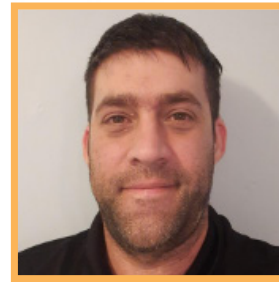
André
Lavoie



Simon
Fortin



Suzie
Genest



Sebastien
Lacroix

GAGNANTS DES PRIX DE L'AMECQ 2023

Média écrit de l'année

1^{er} prix
La Quête

2^e prix ex æquo
L'Indice bohémien
Reflét de Société

Prix Raymond-Gagnon : Bénévole de l'année

Jocelyne Fontaine
Le Felix

Prix de la relève

1^{er} prix

Le Trait d'union du Nord, « Bourse des finissants 2022 », Océane Bossé

2^e prix

Reflét de Société, « De l'holocauste au Cambodge », Samantha Miller

3^e prix

Coup d'œil sur Saint-Marcel, « Chloé Caron, un exemple de détermination et de réussite », Annabelle St-Hilaire

Nouvelle

1^{er} prix

Autour de l'Île, « Un Orleanais immortalisé aux États-Unis », Marc Cochrane

2^e prix

Le Haut-Saint-François, « Au cœur des familles agricoles », Pierre Hébert

3^e prix

Ski-se-Dit, « Jugement de valeur », Michel-Pierre Sarrazin

Reportage

1^{er} prix

La Quête, « La mission d'une vie », François R. Pouliot

2^e prix

Reflét de Société, « Les cuisines collectives », Colin McGregor

3^e prix

L'écho de Compton, « Une famille d'accueil au grand cœur », Danielle Goyette

Entrevue

1^{er} prix

Vision croisée, « Emploi : vous êtes dans un nouveau monde », Sami Bouabdellah

2^e prix

La Quête, « Heureux qui comme Ulysse », Pier-Olivier Nadeau

3^e prix

L'Alliance de Preissac, « Une récompense grandement méritée », Marie-Josée Veilleux

Opinion

1^{er} prix

Journal Mobiles, « Dérouler le tapis rouge pour un éléphant blanc », Sophie Brodeur et Nelson Dion

2^e prix

Entrée libre, « Chroniques d'un quartier gentrifié », Léo Boivin

3^e prix

L'Arrivage d'Adstock, « L'impact des embarcations motorisées sur nos lacs », Guy Châteauneuf

Chronique

1^{er} prix

L'Indice bohémien, « Arsenic et compagnie », Philippe Marquis

2^e prix

L'Écho de Cantley, « Les arbres de Cantley », Margaret Philips (Traduction Christine Fournier)

3^e prix

Vues sur la Bourgogne, « Le droit protège-t-il les femmes ? », Annik Lafrenière, avocate

Critique

1^{er} prix

Le Sentier, « Dominique Beauregard, peintre fabuliste : Labelle et la bête », Lyne Boulet

2^e prix

Droit de parole, « Plaidoyer pour le patrimoine québécois », Andréanne Ouellet

3^e prix

Journal des citoyens, « Le Duo Cavatine ou l'éloge de la beauté », Carole Trempe

Texte d'humour

1^{er} prix

L'Indice bohémien, « Vouloir espérer », Lise Millette

2^e prix

Aux Quatre Coins, « Les filles se meurent », Rémi Robert

3^e prix

La Quête, « De la consommation à la rémission », Anne

Journaux à petit tirage

1^{er} prix

Le Félix, « Fly in fly-out... Travailler six mois, en vacances six mois... », Daniel Rancourt

2^e prix

Le Papotin, « Spectacle équestre : une activité de choix à Dudswell », Michèle Turcotte

3^e prix

Coup d'œil sur Saint-Marcel, « Trois Marcellois sous les honneurs ! », Édith Blanchet

Photographie de presse

1^{er} prix

Journal des citoyens, « Savez-vous planter des clous ? », Anthony Côté

2^e prix

L'Arrivage d'Adstock, « Une Adstock de belle place », Émilie Marcoux-Mathieu

3^e prix

L'Indice bohémien, « Dans l'atelier du chapelier », Vicky Bergeron

Conception graphique - magazine

1^{er} prix

Vision croisée, « Vol. 4, No. 1, décembre 2022 », Julien Rouvel

2^e prix

Reflét de Société, « No. 311, septembre – octobre 2022 », Keven Wong

3^e prix ex æquo

Au Fil de la Boyer, « Vol. 36, No. 7, septembre 2022 », Julien Fontaine

Aux Quatre Coins, « Vol. 37, No. 7, septembre 2022 », Serge Mercier

Conception graphique - tabloïd

1^{er} prix

L'Indice bohémien, « Vol. 14, No. 3, novembre 2022 », Dolorès Lemoyne

2^e prix

La Gazette de la Mauricie, « Vol. 37, No. 9, mai 2022 », Martin Rinfret

3^e prix

Échos Montréal, « Vol. 29, No. 9, septembre 2022 », François Sauriol



ASSOCIATION DES MÉDIAS ÉCRITS
COMMUNAUTAIRES DU QUÉBEC